

Certains philosophes plus anciens prétendirent que ce que nous considérons comme mal n'est qu'une interprétation en l'occurrence partielle de la dimension qui nous contient, cette distinction dite négative devant présenter, resituée dans sa totalité, une logique inverse propice à son contraire ; décrit autrement, celui qui assiste pour la première fois à une intervention chirurgicale, sans ne rien connaître de sa signification, pourra en déduire que quelques tristes sœurs prennent leurs pieds à découper l'un des leurs, alors qu'en réalité ils s'évertuent à lui sauver la vie.

Ces philosophes n'eurent pas tort de raisonner ainsi, sans avoir raison pour autant, l'idée que le mal ainsi authentifié nous prévient à sa façon d'un bien plus vaste et plus considérable à la fois ne peut être retenue comme fondée, ces deux notions existant mécaniquement l'une par rapport à l'autre, seule différence à ce qui fut prétendu, le mal n'étant pas, pour le meilleur comme il est dit, une partie du bien non identifié comme tel, mais un symptôme attestant de sa désagrégation.

Souvent à l'égard de mon travail j'entends cette réflexion disant que celui-ci n'est pas gai, je rétorque méthodiquement que je me veux arithmétique, émotion et philosophie ne faisant pas bon ménage ; lorsque vous analysez notre monde, influencé par votre ressenti à son égard, vous devenez de ceux qui par mille stratagèmes et autant de rafistolages veillent à ce que 2 additionnés à 2 ne fassent pas 4, mais plus encore.

Cette opposition se vérifie entre ce que racontent ces vérités aux ordres de nos désirs et ce qu'en conclut le réel, lorsqu'à la fin les comptes en question sont mis en ordre.

Me concernant je veille toujours à me caler aux dires de la réalité avant de passer à l'acte, alors que ce que nous sommes collectivement se réfère en priorité à nos vérités avant toute initiative.

Les vérités qui sont les nôtres n'ont pas d'équivalent au sein du réel vrai ; si vous observez le comportement d'un lion, comme celui spécifique touchant à toutes les races de ce monde, la nôtre non comprise,

vous ne décèlerez pas à travers eux la moindre vérité, toutes s'évertueront à se ranger à ce que leur réalité leur commande.

Maintenant puisqu'entre nous des vérités n'ont de cesse de s'entendre, il serait peut-être plus rationnel de les faire, à l'égard de nos agissements, passer en second ; ainsi nous apprendrions à faire à partir de ce qui est et à nous réjouir de cette exactitude après coup, en instituant autant de vérités ; décrit autrement, ces vérités-là seraient l'expression de ce qu'il nous plaît de faire à partir de ce qui par nous peut être fait.

Ce que je décris à certains pourra sembler sans importance, pourtant cette approche est à sa façon une révolution, pour faire que la réalité ne soit plus tributaire de nos vérités, mais nos vérités la continuité de ce que la réalité nous permet ; dit autrement, la seule quiétude pour nous accessible, en admettant qu'il en existe une, ne proviendra pas de ce que l'on croit, mais de ce que l'on voit ; s'il vous faut une image pour mettre en avant cette possibilité, notre environnement naturel supplantera nos édifices religieux pour nous apprendre à nous projeter

à partir de ce qui est et non à partir d'un réel à notre convenance.

Ai-je besoin de vous faire remarquer que nous sommes loin du compte, se constate là une formidable contradiction : notre prédilection à vouloir fantasmer ne s'est pas constituée à partir d'elle seule, ce travers-là est d'ordre mécanique, incité par cette absence en nous, nous amenant sans cesse à nous détacher de ce qui est, histoire de meubler en nous cet espace sans cesse plus vide nous occupant.